Document generated on 08/05/2025 10:52 p.m.

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Littérature étrangère

Number 33, October–November 1988

URI: https://id.erudit.org/iderudit/20092ac

See table of contents

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)
1923-3191 (digital)

Explore this journal

Cite this review

(1988). Review of [Littérature étrangère]. *Nuit blanche*, (33), 26–34.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1988

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

SÉMINAIRE SUR LA JEUNESSE
Aldo Busi
Presses de la Renaissance, 1988; 27,95 $

Le scandale que suscita en Italie la parution de ce premier roman d'Aldo Busi tient sans doute à la cure de rafraîchissement un peu cynique que l'auteur impose à la vénérable tradition du roman d'apprentissage, dans lequel, d'ordinaire, un garçon bien né apprend à maîtriser les codes d'une société dont il gravit vaillamment les échelons. À l'opposé, Barbino, enfant du peuple et narrateur indigne de ***Séminaire sur la jeunesse***, utilise son homosexualité, sa soumission physique et son parasitisme pour accéder à une bourgeoisie qu'il s'est juré de détruire. Depuis son village natal jusqu'à Paris, en passant par l'aristocratie milanaise, Barbino, autodidacte errant, pourtant épris de liberté, s'ingénie à se placer en état de servitude sexuelle et pécuniaire pour avilir ceux qui le méprisent, voire, de son propre aveu, pour contaminer la société tout entière. Existence sur la corde raide faite de «sauts et de pirouettes dialectiques, glandulaires et anales», jusqu'au jour où il trouve un travail et s'établit chez Arlette, une célibataire parisienne. Dès lors, le rapport de domination s'inverse, Arlette espérant vainement l'amour physique de Barbino et perpétuellement assoiffée des fables que ce dernier lui raconte. Barbino n'échappera à ce piège qu'il tendait lui-même autrefois que dans une nouvelle fuite, non sans avoir levé quelques masques.

Possiblement autobiographique parce qu'y apparaissent des personnages réels — dont le poète Eugenio Montale et le secrétaire de Dino Buzzati —, riche en analyses psychologiques extrêmement fines et soutenu par une écriture remarquable et parfois très crue, le roman de Busi propose sur un ton provocateur et dénué de pudeur un «séminaire» auquel il ne faut sans doute pas accorder une totale valeur de vérité, puisque de ces souvenirs de jeunesse, de l'aveu même du narrateur, ne subsistent que des fables apocryphes. C'est sans doute là, du côté du faux et de la transgression, que prend racine la littérature souveraine.

André Lamontagne

SAMARCANDE
Amin Maalouf
J.C. Lattès, 1988; 28,00$

Avec ce deuxième roman, Amin Maalouf nous tisse un autre pan de l'histoire arabe. Cette fois, c'est à deux moments de l'histoire de la Perse qu'il fait appel: d'abord la Perse impériale des XI[e] et XII[e] siècles, puis l'époque des premiers combats pour la démocratie, à la fin du XIX[e] et au début du XX[e] siècle.

«Au fond de la mer, il y a un livre. C'est son histoire que je vais raconter.» Dès les premières phrases, le narrateur donne le ton et le propos de son récit. Ce livre dont il parle, c'est celui qu'aurait écrit l'astrologue, poète et mathématicien arabe, Omar Kayyam. Plus que le récit d'une entreprise littéraire, c'est celui des convulsions du pouvoir provoquées par les fanatismes religieux, les intrigues de palais, les amours trahis que nous livre Maalouf. À travers la vie d'Omar Kayyam, il nous fait pénétrer au coeur des palais où sultans et grands vizirs, mollahs et grands khans nouent alliances et intrigues. La première partie du roman s'achève sur la disparition du fameux ***Manuscrit de Samarcande.***

La seconde s'ouvre sur la recherche de ce manuscrit perdu, par l'Américain Benjamin O. Lesage — O. pour Omar. Cette quête l'amènera — nous amènera — à s'insinuer, une fois de plus, dans les arcanes du pouvoir, cette fois dans le contexte des premières batailles de la Perse pour se libérer des hégémonies étrangères, au début de ce siècle. Comme dans la première partie de l'ouvrage, les personnages ne représentent pas tant eux-mêmes que les forces du destin agissant sur l'histoire d'un peuple. Le récit s'achève par la seconde perte du ***Manuscrit*** de Kayyam, dans le naufrage du Titanic.

Amin Maalouf est un bon conteur. Le récit est mené rondement, les chapitres nombreux et courts relancent toujours l'intrigue et l'écriture d'une grande clarté possède un grand pouvoir d'évocation. Si le lecteur sait s'accommoder des conventions qu'impose le genre — raccourcis, personnages plus grand que nature, hasards qui n'en sont jamais —il trouvera un réel plaisir à la lecture de ce roman.

Yvon Poulin

LA CLOCHE DE DÉTRESSE
Sylvia Plath
Gallimard, 1987; 12,95 $

Sylvia Plath s'est suicidée au début des années soixante; elle avait à peine trente ans. Poète reconnue, elle venait d'achever un roman, le premier, le seul... Un roman dont elle doutait beaucoup, ***La cloche de détresse***. Autobiographique à l'évidence — sa mère s'insurgera d'ailleurs contre le personnage de la mère —, ce roman, d'une structure impeccable, traduit avec une simplicité déroutante la tension qui s'insinue puis s'installe chez le personnage central, Esther, au fur et à mesure qu'elle accède au monde des adultes. D'une retenue exemplaire, il n'en parvient pas moins à faire voir, et sentir surtout, l'impact du monde extérieur, gens et événements, sur une personnalité vulnérable. Farouchement indépendante, Esther/Sylvia se débat contre les stéréotypes paralysants du temps, incarnés par les préceptes de sa mère, les conseils des adultes-arrivés-qui-savent et surtout les hommes, héritiers d'un rôle qui ne lui en laisse aucun. Significative, symbolique en tout cas, sa première expérience du monde, le grand, le vrai, new-yorkais bien entendu, qui lui montrera concrètement à quoi peut éventuellement mener son talent. Ce milieu, c'est celui de la mode, de l'édition de magazine ***féminin*** où, avec quelques autres jeunes Américaines de talent, elle se verra pour quelques semaines ouvrir le parcours initiatique du succès. C'est là pourtant que s'installera chez elle le refus, exprimé par une tentative de suicide, et le rejet qui la mèneront au cul-de-sac, à l'angoisse insurmontable. L'image maîtresse de l'acca-

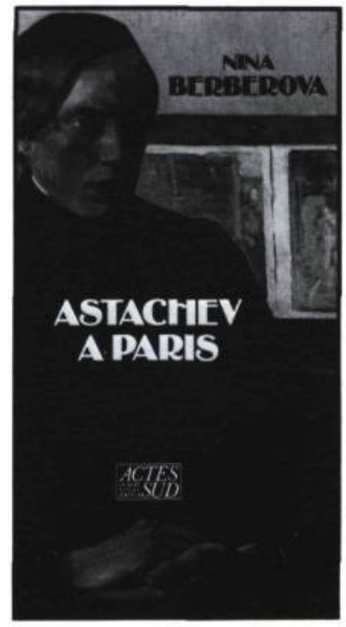
blement qu'elle ressent, c'est la cloche qui s'abaisse lentement, inéluctablement sur elle, comprimant l'espace, bloquant tout contact avec l'environnement. On le sait, Sylvia Plath connut les traitements psychiatriques des années cinquante, électrochocs compris. Et si son héroïne, après ces ponctions répétées de la technique qui l'ont menée à un état de fragile insouciance, nous laisse en attente du verdict des mages, Sylvia elle, poète parmi les meilleurs, a fait un bout de chemin après cette crise dans sa vie. Pourquoi a-t-elle abandonné la lutte, ce jour, compréhensible pour elle seule, où, mariée, mère de deux enfants, son roman publié, en projet d'écriture, elle a coupé les liens? ***La cloche de détresse*** n'est pas le seul livre qui témoigne du mal de vivre des dissidents de l'adaptation. Qu'il ait été écrit il y a presque trente ans par une jeune femme, hors des mouvements de libération qu'on connaît maintenant, en fait un prototype, qui se trouve être de qualité.

Blanche Beaulieu

ASTACHEV À PARIS
Nina Berberova
Actes Sud, 1988; 13,95 $

Le troisième roman de Nina Berberova publié par Actes Sud pourrait s'intituler «Portrait d'un homme satisfait». Dans les années vingt, Astachev et sa mère quittent la Russie pour la France. À Paris, après une période difficile, la vie d'Astachev prend son véritable essor lorsqu'il retrouve sa belle-mère, deuxième femme de son père. Grâce à celle-ci, il s'épanouira en devenant assureur sur la vie. Grand prêtre du remords il fera craquer ses riches victimes en agitant devant elles le spectre de l'au-delà. Sa profonde indifférence à autrui fera le désespoir d'une jeune caissière de cinéma qui, elle, ne craindra pas la mort.

Ce récit constitue en fait une longue nouvelle plutôt qu'un roman. La trame narrative, fort mince, a ici assez peu d'importance. Tout l'intérêt du texte tient à la plume impitoyable de Berberova. D'un trait incisif, elle pose un personnage en quelques répliques, sans charger, et pourtant on a l'impression que soudain une loupe a été braquée sur



l'un de nos contemporains. Ce n'est pas qu'elle s'attarde au moindre détail, à la Proust. Non. Son style est plutôt celui de l'artiste capable de cerner en une esquisse de quelques lignes l'essentiel de la personnalité de son modèle. Il en résulte de saisissants tableaux. On cherche l'astuce, le procédé: rien n'y paraît. Ça doit être ça qu'on appelle le style...

Marty Laforest

L'ÉPOPÉE DU BUVEUR D'EAU
John Irving
Seuil, 1988, 24,95 $

Fred Bogus Trumper, dit Thump-Thump, n'a jamais rien achevé ni même continué ou reconduit quelqu'épisode de sa vie. Problème de conduite, problème de conduit, son urètre et son éthique n'aboutissent qu'à des pollutions intérieures qui compromettent gravement tout ce qui pourrrait sortir (ou gicler?) d'un individu qui, tentant de réinventer sa vie, n'arrive jamais qu'à rompre la reformulation d'un éternel mensonge. Aboutissement au mensonge commun, l'amour rompant les reins et les rangs des tentatives de raison. Le méat est vulgaire, grossier.... splendide! Il crache des réalités. L'enfant à venir est tout de même entré par la porte étroite.

L'Épopée du buveur d'eau, deuxième roman de John Irving, après ***Un Mariage poids-moyen,*** dont le ton aussi bien que le fond laisse entendre que le romancier, s'il allait aboutir à ***Garp,*** s'il allait emprunter les inflexions de la normalité, s'il allait même se prêter au jeu du happy-end que chochote et concocte l'industrie médiatique, resterait potentiellement un déviant subversif, celui-là qui allait commettre ***l'Oeuvre de Dieu*** et ***la Part du Diable*** — réédités en poche —, cette invitation à refaire le lit sans éveiller inutilement le dormeur. Révolutionnaire discrétion! Rien pour rassurer les tapageurs qui aiment le son du canon...

Jean Lefebvre

DJEMILA
Jean-François Vilar
Calmann-Lévy, 1988; 22,95 $

Autant annoncer la couleur dès le départ: j'ai un faible pour Jean-François Vilar dont j'attends chaque nouveau livre avec impatience. Pas que ses romans déguisés en polars soient sans défauts, loin de là. Mais Vilar a une voix, un ton qui n'appartiennent qu'à lui et ce n'est pas si courant. Cela tient-il à sa façon de cheviller une histoire à une ville (le plus souvent Paris) dont il est amoureux? Les histoires de Vilar sentent les fins de nuit pesantes et les brouillards urbains, elles sont pleines de suspense - polar oblige - mais aussi d'une espèce de sensuelle nostalgie; bien sûr on y trouve les morts suspectes, les filatures et les frissons propres au genre, mais chacun de ces romans reste avant tout le récit d'une rencontre singulière, le portrait d'une femme qui intrigue, émeut, et que le texte tente de cerner.

Djemila n'échappe pas à cette règle, bien que le roman amorce un tournant dans la production habituelle du romancier. Après avoir abandonné Victor Blainville, son héros de toujours, du côté de la

Bastille (cf ***Bastille tango***), Vilar entraîne cette fois son lecteur vers le quatorzième arrondissement où se déroule la sombre histoire d'un fait divers qui dégénère en scandale politique. À l'origine de cette escalade se trouve la belle et mystérieuse Djemila, algérienne comme la ville dont elle porte le nom, réfugiée à Paris, égérie d'un vieil intellectuel de gauche qui a des amis partout. Attention, sous le polar, une fable désabusée sur les avatars de la fidélité idéologique, une belle réflexion sur la variabilité des poids et des mesures, à laquelle n'échappe pas plus les grands héros de la gauche que les tenants d'un parti dont la montée a en ce moment de quoi inquiéter les Français, et que Vilar ne manque pas d'égratigner au passage.

Marty Laforest

ROMANS, UN ROMAN
Yves Navarre
Albin Michel, 1988; 34,95$

L'auteur du roman ***Le jardin d'acclimatation*** (Goncourt, 1980), donne à lire ici des écrits d'état d'urgence qui sont bien la suite voulue de ***Biographie.*** La ***magie narrative*** fait basculer le reportage dans la fiction, agit encore une fois, et impose rythme et intrigues à une trame de vie d'écriture sans cesse reprise depuis vingt publications. L'angle d'un détail de situation, d'un état d'âme ou de sentiment suffit à faire dériver ou à fixer la narration.

Sept textes-romans forment autant de chapitres où la part biographique, la tentative de mise à nu de l'auteur, «une fois pour toutes», est reprise avec autant de sincérité que d'opiniâtreté. «Lorsque le soleil tombe» renvoie aux pages les plus ardentes de ***Biographie***, et ▸

aussi de *Niagarak* (1976): une ville d'Espagne en fournit le décor tragique. «Drummond» est un «roman né d'un rêve de ventre lisse»; un enfait naît, sans sexe. Le «mal» se répand et, voilà que le temps et la vie chavirent: un univers parallèle, dans une temporalité parallèle s'installe aux limites de la science-fiction. Ces deux romans rejoignent ***Biographie*** par le détail déclencheur du drame, et surtout par la place et la part prises par le père. Il en est de même pour Henri Raillac, père, dans «Le souper des loups», même si le prétexte de la fiction est, à l'origine, un fait divers tiré du ***New York Times:*** «Un film pornographique (...) s'achève par un vrai meurtre». Quant à «Lukas», c'est une fable à la texture tendre et fragile où le personnage est floué par une aventure qui n'aura duré qu'un an, le temps suffisant pour que tout bascule. Un texte théâtral, la «Villa des fleurs» ramène au lieu d'enfance de l'auteur. L'écrivain se prend et se perd à imaginer les intrigues vécues dans les maisons avec jardinets».

Avec «Les fleurs de la mimai», l'apport biographique prédomine; Navarre retrace et délie, par une narration impressionniste et pointilliste, l'accident cardiaque où il a survécu aux dégats d'amitiés et de santé qu'une défaillance physique impose. Dans «Carnet de bord», qui marque l'implosion du littéraire dans le texte, Navarre boucle le cycle de ***Romans*** avec sa ferveur d'encre habituelle, dans un style incisif et souventes fois pamphlétaire, nourri d'aphorismes imprévisibles, d'imageries inventives. Le même roman qu'il avoue sans cesse écrire se reprend et continue une oeuvre à la recherche de sa trame révélatrice. Avec un sens aigu de l'introspection, Navarre dit la rupture vécue dans la mise à nu de la duperie qui est au coeur de tout désir et de toute écriture.

Reine Bélanger

MAIS QUE VA-T-IL DEVENIR, CE GARÇON?
Heinrich Böll
Seuil, 1988; 19,95$

Qui plus qu'un immense écrivain peut arriver à cerner une réalité proprement indicible pour ceux qui l'ont vécue? Heinrich Böll a vécu l'avant-guerre hitlérienne. Il avait quinze ans en janvier 1933 en Allemagne au moment où le nazisme montant ébranlait tout. Dissident de l'école, dissident des conformismes ambiants, il voit autour de lui le glissement des loyautés et des appartenances, le flottement des idées et des croyances, les réactions vives et les justifications laborieuses — les catholiques se voyaient suggérer d'infiltrer le mouvement nazi!, les retournements, l'ambiguïté partout. Ce créateur génial d'atmosphères complexes, dont les personnages vivent d'une multitude de facettes sans nécessaire congruence entre elles, a sans doute trouvé, dès cette adolescence troublée, la matière dont il fera l'étoffe de ses oeuvres: ***Les deux sacrements*** (Seuil, 1961; Points, 1986), ***Portrait de groupe avec dame*** (Seuil, 1973; Points, 1983), dont on a fait un film, comme de ***L'honneur perdu de Katharina Blum*** (Seuil, 1975; Points, 1981).

Cette adolescence, marquée par l'élection d'Hitler à la chancellerie, l'incendie du Reichstag, les élections victorieuses et la purge interne du parti nazi, «le coup bas du Concordat», marquée surtout dans ses fibres par les exécutions sommaires — ces cris tout près, le sang sur les pavés, les autodafés et la peur sinistre qui s'installe, Böll la partage entre l'école, demeurée convenable dans le chaos, où l'on tolérait ses absences pour le protéger, et la rue toujours plus hostile, remplacée par les randonnées à bicyclette, solitaire, dans les villages proches. Mais l'école préparait pour la guerre, pour la mort, la donner ou la recevoir; Böll y passera à son tour. Et ce n'est qu'en 1945 qu'il commencera d'écrire des romans et des nouvelles, qui lui mériteront le Nobel en 1972.

Mais que va-t-il devenir, ce garçon?, dont le titre rappelle les inquiétudes de ses parents à son sujet pendant cette période difficile, est le court récit de quatre années d'adolescence avec arrière-fond d'école. La rue, les événements politiques, une famille presque marginale, y tiennent les premiers rôles. Le ton inimitable de Böll nous restitue le tout avec la finesse, l'humour et la sobriété qui le caractérisent.

Blanche Beaulieu

HORS D'ATTEINTE
Emmanuel Carrère
P.O.L., 1988; 27,50 $

L'ennui demeure sans doute l'un des pires ennemis de nos contemporains. Que n'imaginons-nous pas pour l'éviter? Pourtant, malgré les centres commerciaux, les clubs Nautilus, l'astrologie, Mad Dog Vachon et Dallas, on arrive à sécréter un ennui incurable. Les personnages de ***Hors d'atteinte*** en souffrent de façon plus ou moins aiguë. Frédérique, elle, n'en peut plus. La jeune femme exècre son milieu parisien cultivé et petit-bourgeois où un cynisme de bon aloi empêche quiconque de s'émouvoir. Pour échapper à sa condition d'institutrice aussi bien qu'à sa vie familiale faite de compromis entre un fils-copain et un ex-conjoint compréhensif, Frédérique s'initie petit à petit aux plaisirs du jeu. Les habitués de Carrère, et tout particulièrement les lecteurs de ***La Moustache*** devineront que se cache quelque chose d'inquiétant sous cette passion naissante. De fait, la roulette et le tapis vert entraîneront l'héroïne dans l'univers insolite des casinos français et de la faune qui les hante. Bien que le milieu des «junkies» de la probabilité soit disséqué avec brio, c'est un tableau de société corrosif et distancié que nous brosse le romancier. La plume acérée de Carrère ne rate jamais une occasion de décrire les comportements standardisés de Français dont les habitus ne nous sont pas si étrangers. Chacune des innombrables digressions du récit donne lieu à des réflexions amusantes aussi bien sur les aléas du hasard que sur la banalité du quotidien. Le vitriol ne se perd pas lorsque l'auteur trace le portrait de personnages pour qui la mode vestimentaire et le prêt-à-porter idéologique tiennent lieu de vie intérieure.

Lorsque l'on met sa vie entre les mains du dieu-croupier, l'extérieur des salles de jeu se transforme en purgatoire. Les chambres d'hôtels minables

aussi bien que les longs trajets en compagnie d'un camarade d'infortune témoignent de ce malaise. Tout au long du récit, le lecteur va se demander jusqu'où ira Frédérique dans sa descente aux enfers. Connaissant l'auteur, le pire serait à craindre. Toutefois, sans vendre la mèche, c'est sur une habile pirouette que nous laisse ce roman dont la précision des descriptions ne trahit pas l'atmosphère désabusée d'un milieu marginal en quête d'émotions fortes.

Pierre Hétu

FIÈVRE ROMAINE
Édith Wharton
Flammarion, 1988; 29,50 $

On dit d'Édith Wharton, écrivaine versatile et prolifique, qu'elle est le disciple de Henry James. Cette filiation découle surtout de l'admiration et de l'amitié que manifeste Wharton envers James, et aussi de la similitude de leur vie (tous deux d'origine new-yorkaise et expatriés) et de leur fiction (leur intérêt pour les coutumes des riches et des Américains vivant en dehors de leur patrie). Auteure de plus d'une quarantaine de livres — nouvelles, récits de voyage, poésie, autobiographie, livres sur les villas italiennes et françaises, etc. —, Édith Wharton doit son regain de popularité en partie au nouveau féminisme. ***Fièvre romaine*** comprend sept nouvelles d'inégale longueur — entre vingt et cinquante pages — rédigées entre 1901 et 1934 dans un style soigné et sans bavure. La richesse de l'écriture provient de la justesse des analyses et de l'efficacité des descriptions. Wharton ne se laisse pas emporter par les digressions et la facilité. Au contraire, son écriture à la fois rigide et limpide permet des rapprochements avec Anita Brookner, Katherine Mansfield ou Virginia Woolf. Autant on compare l'auteure de ***La Récompense d'une mère*** (1983) et du ***Temps de l'innocence*** (1985) à Henry James, autant celle-ci s'en démarque par sa façon d'aborder les thèmes. En effet, Wharton décrit l'impact et la ténacité des préjugés sociaux et moraux sur la vie de ses protagonistes. Alors émerge l'inévitable conflit entre l'individu perspicace et la société impitoyable. Et quoi de mieux que l'amour cruel pour défier la réalité implacable d'une société de tabous. Ces nouvelles recueillies à différentes étapes de la carrière de l'écrivain permettent de saisir les diverses facettes de Wharton et de découvrir que ses thèmes demeurent toujours d'actualité: refus de la vieillesse, changement dans les moeurs, l'amitié de deux femmes qui dégénère en une haine et une jalousie féroces, une mère manipulatrice, etc. Ces nouvelles méritent d'être lues ne fusse que pour le plaisir de goûter à une écriture qui coule et d'un naturel si riche.

Denis Carrier

ÉCHINE
Philippe Djian
Barrault, 1988; 24,95 $

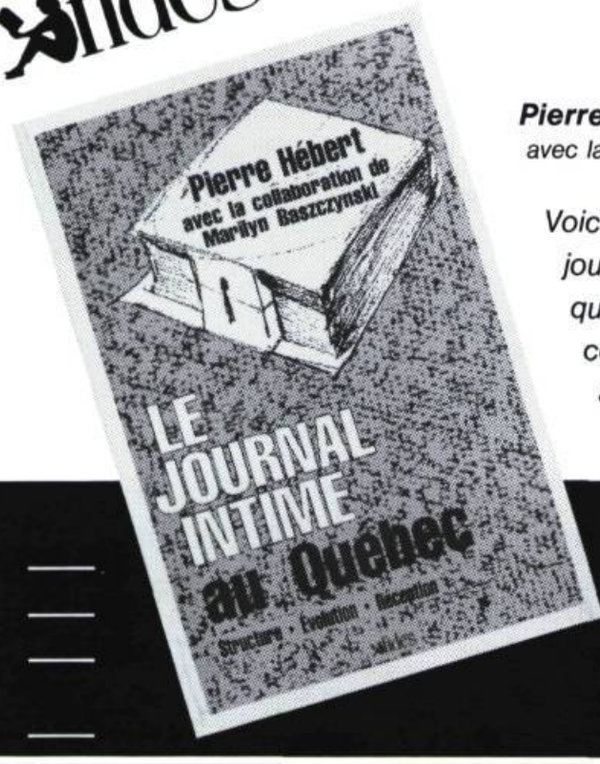
À peine sorti, ***Échine*** s'inscrivait déjà parmi les best-sellers du printemps. La réputation des romans précédents de Djian (***Zone érogène***, ***37,2° le matin***, ***Maudit manège...***) y est certainement pour quelque chose; mais la beauté de celui-ci aussi, sans l'ombre d'un doute.

Pourtant, rien ne ressemble plus à un roman de Philippe Djian qu'un autre roman de Philippe Djian. Dans ***Échine*** comme dans les autres, le personnage principal est un homme tendre, torturé, sensible, drôle et émouvant que la quarantaine effraie et que les femmes fascinent. Dans ***Échine*** comme dans les autres, l'écriture, la littérature et l'inspiration sont au coeur des préoccupations du narrateur. Dans ***Échine*** comme dans les autres, il n'y a pas de véritable ▸

Le Journal intime au Québec

structure • évolution • réception

éditions fides



Pierre Hébert
avec la collaboration de Marilyn Baszczynski

Voici enfin la première étude à être publiée sur le journal intime au Québec. Un ouvrage important qui vous amènera non seulement à mieux connaître le journal intime québécois mais aussi à mieux comprendre le journal intime en général.

Le Journal intime au Québec
Pierre Hébert
216 pages
19.95$

histoire sinon celle du temps qui passe, avec ses élans d'amour, parfois, et la mémoire des blessures, trop souvent.

«La seule chose dont on ait vraiment besoin pour être un écrivain, c'est le style» dit Dan, le héros d'*Échine*. À ce compte-là, Philippe Djian est un formidable écrivain. Parce que ce qui fait qu'une page de Djian n'est jamais tout à fait comme la suivante, c'est ce style intime et déroutant, qui vous accroche le coeur et vous mène par le bout du nez. On en lirait des tomes entiers!

Pourquoi le titre: «échine»? Peut-être parce qu'on s'échine à écrire quand on veut être Hemingway, Miller ou Kerouac; ce pourrait être, aussi, un clin d'oeil à la quarantaine qui accentue les maux de dos; ou encore parce que courber l'échine ressemble à ce qu'un héros de Djian ne serait jamais capable de faire. Mais à quoi bon chercher un sens au titre? Tout est dans le livre.

Christine Eddie

LA JEUNE FILLE AU TURBAN
Marta Morazzoni
P.O.L., 1988; 30,00 $

La jeune fille au turban réunit cinq nouvelles, traduites de l'italien par Jean-Paul Manganaro. Il s'agit du premier livre de Marta Morazzoni, un premier livre d'une belle maîtrise littéraire.

Ses sujets prennent tous leur source dans l'histoire européenne, de la Hollande du XVII[e] siècle à la Vienne d'avant-guerre en passant par la fin du règne de Charles Quint. L'érudition de Marta Morazzoni est certaine mais toujours discrète: pas de fresque mais plutôt une atmosphère très spécifique.

Que les personnages soient connus ou totalement fictifs, qu'ils jouent un rôle historique important ou qu'ils appartiennent à la race des pauvres et des méconnus, cela ne compte guère. Car la préoccupation de l'auteur est de saisir des moments fugitifs qui ne laissent pas de trace, de donner une certaine épaisseur à des états intérieurs souvent diffus.

Marta Morazzoni joue avec les clairs-obscurs de la conscience et du destin de ses personnages. La sérénité côtoie l'inconscience et la cruauté; le silence traduit parfois la complicité, souvent l'incompréhension de toute une vie.

La nouvelle est un art difficile et délicat; Marta Morazzoni le pratique avec un talent évident. Ses prochaines oeuvres seront à surveiller.

Denise Pelletier

À COR ET À CRI
Michel Leiris
Gallimard, 1988; 6,50 $

À quatre-vingt-six ans, Michel Leiris persiste. Près de cinquante ans après *l'Âge d'homme*, l'auteur poursuit sa minutieuse (presque chicanière) quête d'authenticité, portée par une souveraine maîtrise de l'écriture. Il propose ici un parcours morcelé, tenant à la fois de l'autobiographie et de l'inventaire, structuré en trois étapes: le cri; la parole; le chant.

Autour de ces trois thèmes, Leiris médite et «fait des phrases»: «mal à l'aise quand je n'écris pas, et détestant ce malaise, je fais des phrases, des phrases, des phrases, non pour empêcher une vérité à garder pour soi de franchir le seuil de mes lèvres, mais pour que la vraie et ultime vérité — vérité sans phrase — cesse de me prendre à la gorge». Le cri «m'arrache à ce que personnellement je suis»; la parole «parle en mes lieux et place», alors que par le chant, «je vais à moi par le plus court chemin». C'est donc vers le chant que tend Leiris, d'autant plus que le «goût écoeurant de l'adieu» gagne inexorablement sur le «sel de l'à bientôt».

Deux préoccupations dominantes — la poésie et la vieillesse — sont confrontées sans complaisance, jusqu'à cohabiter dans un chant qui, s'il n'est pas serein, n'est pas non plus désespéré: «Qu'il y ait de la poésie quelque part, qu'elle puisse être introduite par moi dans tels êtres, choses, mots, rêves, oeuvres d'art ou écrits, voilà qui pratiquement ne change rien à rien, mais constitue une leçon. J'y vois (...) le signe que tout n'est pas perdu».

Même si Michel Leiris affirme que la poésie «n'est pas une magie», ce très beau livre enchante.

François Dumont

ELLEN FOSTER
Kaye Gibbons
Rivages, 1988; 19,95$

Ellen Foster est un petit roman, le premier d'une jeune auteure de Caroline du Nord. Il a été célébré par la critique américaine, qui a évoqué Mark Twain à son propos.

Il est vrai que le milieu est à peu près le même, une petite ville du sud des États-Unis avec les éternels problèmes de cohabitation entre Noirs et Blancs. Ellen est une fillette de onze ans qui, si elle n'a rien à envier à Tom Sawyer en intelligence ou en ressources personnelles, n'a vraiment pas été gâtée par la vie.

Elle est la fille d'un père alcoolique et d'une mère maladive qui se suicidera. Condamnée à vivre seule un temps, Ellen sera ensuite ballotée de maison en maison, passant des mains d'une grand-mère folle à celles d'une tante méchante, avec quelques courts épisodes plus heureux. Jusqu'à ce qu'elle se trouve un foyer d'adoption à son goût où elle fait en sorte de se faire accepter. D'où le nom qu'elle s'est choisi, «Foster», à la stupéfaction du travailleur social qui s'occupe d'elle.

Le livre pourrait fort bien convenir à des adolescents (même si les adultes peuvent y trouver leur compte) parce qu'il raconte sans complaisance et sans prêchi-prêcha le passage à la «maturité» d'une enfant qui s'élève toute seule et dont la pensée, les opinions, les sentiments évoluent au fil de ses expériences et de ses observations. L'évolution de son attitude à l'égard des Noirs de son entourage est exemplaire sous ce rapport.

Au-delà de l'histoire, on est séduit par le ton. D'emblée, il nous saisit: «Quand j'étais petite, j'inventais des façons de tuer mon papa. Je m'en racontais une et puis une autre, et je

l'essayais dans ma tête jusqu'à ce que ça devienne facile.» La construction du livre est intéressante aussi: aucune chronologie, tout plein de flash-back, dans lesquels on se retrouve très bien. La forme est très libre. Il n'y a pas de démarcation entre les réflexions que se fait la gamine et les dialogues réels ou imaginaires. Enfin, la traduction est excellente, car on croirait avoir affaire à une oeuvre originale.

Louise G. Mathieu

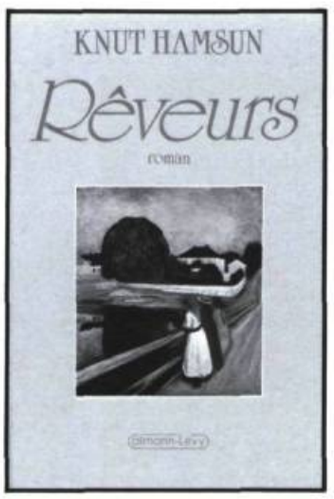
UNE SAISON DE FEUILLES
Madeleine Chapsal
Fayard, 1988; 24,95 $

Un soir de représentation, la grande comédienne Hedwina Vallas éprouve un malaise. Puis, cela se répète à quelques reprises. Elle oublie de longues bribes de texte; elle subit coup après coup ces trous noirs, ces trous de mémoire. On chuchote derrière son dos. Les comédiens en ont assez de jouer leurs rôles et de souffler les répliques à la star. Le spectacle sera interrompu. «Hedwina ne le savait pas, mais elle venait de commencer sa dernière pièce — faut-il l'appeler tragédie?... Un drame en pas mal d'actes. Un nô japonais. De quoi user tout le monde autour d'elle, même cette curiosité pourtant si aiguë quand il s'agit de la mort d'autrui.» p.12.

Violaine, sa fille, et Marilou, sa bonne, lui feront passer des examens médicaux. Le médecin diagnostiquera la maladie d'Alzheimer, ce qui n'empêchera pas la vedette de jouer un rôle important dans un film. Pendant ce temps, Violaine tombera en amour avec un Adonis issu d'une famille d'industriels. Le vin tournera au vinaigre, quand il réalisera dans quel état se trouve la future belle-mère. Il abandonnera sa fiancée, se mariera avec une autre. Violaine travaillera pour assurer un meilleur avenir à sa mère. Par la suite, elle refera connaissance avec un copain d'université, aura une brève liaison avec Édouard, son ex, et vivra le deuil de sa mère. Et pour clore le tout, elle verra l'amour en Justin, un ami.

On passe à travers ce roman en éprouvant à la fois de la sympathie pour les personnages et un certain agacement pour le contexte dans lequel ils vivent... Comme si le fait de se faire habiller par de grands couturiers, de boire les plus fins alcools pouvait atténuer le mal de vivre qu'on ressent parfois. Un bon roman, un tantinet sirupeux qui ferait une mini-série à la télévision française où l'on réunirait sur le même plateau une jeune première et une actrice sur le déclin de sa carrière.

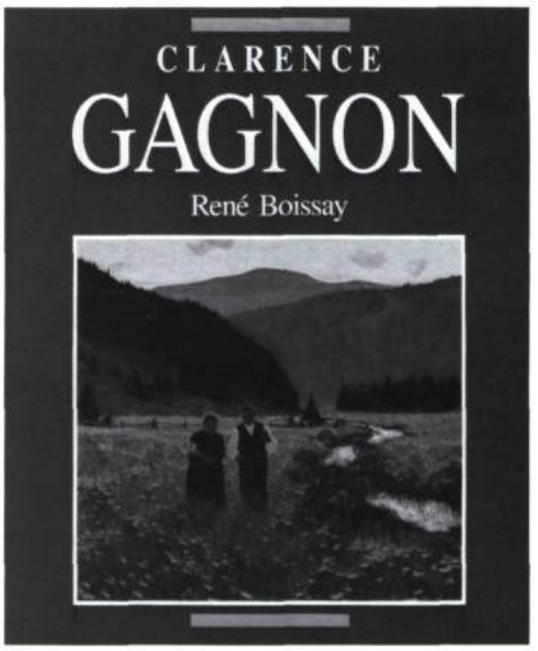
Paul Éliani



RÊVEURS
Knut Hamsun
Calman-Lévy, 1988; 24,95$

Déjà par son titre, *Rêveurs* porte l'empreinte de l'univers romanesque du grand écrivain norvégien décédé en 1952. Univers fortement marqué par le rêve, par le passage des saisons et leur influence sur l'âme humaine, par les passions, souvent à l'étroit dans la société norvégienne d'alors (le roman est paru en 1904). ▸

CLARENCE GAGNON, CET INCONNU.



TEXTES DE RENÉ BOISSAY

Préface de C.E.W. Graham, archiviste des collections au Musée McCord.

La rétrospective la plus complète sur Clarence Gagnon, précurseur de notre peinture à l'étranger au début de ce siècle, ardent défenseur de notre patrimoine national.

Ce livre d'art est le résultat de patientes recherches et présente, outre de nombreuses photographies inédites, une centaine d'illustrations en couleurs.

Découvrez toute la richesse de l'oeuvre de Clarence Gagnon à travers cet ouvrage de grande qualité esthétique, qui se doit de figurer dans la bibliothèque de tous les amateurs d'art.

LE LIVRE-CADEAU IDÉAL!

EN VENTE CHEZ VOTRE LIBRAIRE OU CHEZ L'ÉDITEUR.

202 pages, grand format de 31 x 25 cm. 59,95$

(also available in english)

EDITIONS
marcel broquet

Case postale 310, LaPrairie, Qué.,
J5R 3Y3 — (514) 659-4819

À l'instar du Johan Nagel de *Mystères* (beaucoup plus dense et énigmatique que *Rêveurs*), Ove Rolandsen étouffe dans son village côtier. Ses aspirations exigent espace et liberté: «Mais à présent, c'était le printemps, de nouveau. Or ce grand coeur supportait à peine le printemps. Il vous poussait aux extrêmes et ses souffles aromatiques atteignaient même les narines innocentes.» (p. 21) Hamsun romantique? Oui, mais à la manière d'un Thomas Hardy, d'une impitoyable lucidité. Hamsun crée un univers où rien n'est laissé au hasard, où tout concourt à mettre en lumière les motivations qui animent les personnages en scène. Ceinturé par la mer et la forêt — un lieu primordial chez Hamsun —, le village constitue un véritable laboratoire, un microcosme où l'auteur se livre à sa guise à l'étude de l'âme humaine. Une âme qui n'est ni belle ni laide et qu'il s'efforce de rendre telle qu'elle lui apparaît: trouble. Et il le fait magnifiquement.

Jean-Paul Beaumier

NE PLEURE PAS MA BELLE
Mary Higgins Clark
Albin Michel, 1988; 16,95$

Mary Higgins Clark plante toujours le décor de ses romans dans des paysages familiers des États-Unis et y construit des intrigues aussi plausibles que prenantes. C'était Cape Cod dans *La maison du guêt;* ici, c'est New York et la Côte ouest, les royaumes de la culture et du conditionnement physique.

Elizabeth Lange, de son nom d'artiste, n'arrive pas à se remettre de la mort — assassinat ou suicide? — de Leïla, sa soeur aînée, star adulée sortie du ruisseau autant par chance que par talent. Quelques semaines à peine avant l'ouverture du procès où Ted, l'amant de sa soeur, se retrouve inculpé d'homicide, Elizabeth accepte une dangereuse invitation: séjourner dans un institut de remise en forme où se retrouvent d'ex-amis de Leïla, apparemment ligués pour défendre l'inculpé. Oh surprise, Ted lui-même est là, riche, sympathique et bien déterminé à gagner sa cause.

Manoeuvres, mensonges, confrontations et meurtre sont au rendez-vous. Elizabeth a bien du mal à s'y retrouver: les faits tout autant que ses propres sentiments n'arrivent jamais à s'articuler de façon entièrement cohérente. Et le danger est toujours là, à la fois omniprésent et impalpable. Il faudra bien du courage et de la détermination à Elizabeth pour provoquer le destin et découvrir la vérité.

Suspense habilement mené dans un cadre où les apparences sont souvent trompeuses, *Ne pleure pas ma belle* sait capter et conserver l'attention du lecteur en lui fournissant en plus un soupçon suranné d'eau de rose pas du tout désagréable.

Denise Pelletier

LA QUÊTE INTERMITTENTE
Eugène Ionesco
Gallimard, 1987; 24,50 $

Alors que l'on célébrait tout récemment encore sur nos scènes l'actualité du théâtre d'Ionesco, la parution de son journal intime, qui couvre l'année 1986, risque d'en décevoir et d'en surprendre plus d'un. Disons-le brutalement: celui qui a brisé le langage et nous a amenés aux débris du sens patauge, au déclin de sa vie, dans la mouvance de la banalité.

Que Ionesco, angoissé par la mort, nous entretienne sans cesse de Dieu, c'est là son droit (c'est une maladie, semble-t-il, qui frappe sans avertissement). Mais qu'il en discoure sans grande cohérence, dans une langue de bois, parce que l'expérience mystique est soi-disant intransmissible, qu'il reproduise le *Pater Noster* qu'il récite avant de s'endormir, qu'il cherche des traces de mysticisme dans sa dramaturgie «absurde» d'autrefois, voilà qui attriste. Ce tarissement de la pensée se propage malheureusement à plusieurs sujets abordés. Ainsi, désireux de se faire justice et de régler ses comptes avec ses «ennemis», Ionesco exécute son rival Beckett en une ou deux lignes: un écrivain médiocre, conclut-il. Par bonheur, il y a ça et là un aphorisme percutant, un exercice de style amusant (comme ces soixante-huit morts différentes imaginées) ou une scène touchante (cette standardiste lui demandant d'épeler son nom). Mais ces rares percées de lumière sont recouvertes par une pléthore de considérations soit banales, soit narcissiques. À écouter Ionesco nous parler de ses fonctions intestinales, prouver, dates à l'appui, qu'il est bel et bien l'initiateur de l'absurde ou débattre du Bien et du Mal, on se prend à détourner pudiquement les yeux et à espérer que cet ouvrage se perde dans les replis de la Bibliothèque.

André Lamontagne

LE TRAIN VERT
Herbert Lieberman
Seuil, 1988, 24,95 $

On ne compte plus les romans à succès qui traitent des relations Est/Ouest. *Le train vert,* le plus récent roman d'un des maîtres du «thriller» contemporain, Herbert Lieberman, aborde lui aussi ce sujet. Sujet que je croyais éculé, usé à un point tel que je n'y voyais plus d'intérêt. Force est d'admettre que mon préjugé était eronné, car j'ai été littéralement happé par le récit de Lieberman. Croyez-le ou non, tout au long des quelque quatre cents pages, je me suis cru passager du train vert qui assure la liaison Leningrad (U.R.S.S.)/ Helsinki (Finlande).

L'argument est simple. Les forces de l'OTAN capturent un sous-marin nucléaire soviétique qui faisait des manoeuvres d'espionnage dans les eaux territoriales finlandaises. En guise de représailles, le gouvernement soviétique commande à l'armée rouge d'immobiliser le train Leningrad/Helsinki en pleine forêt, à une dizaine de kilomètres de la frontière. Ses passagers, un groupe disparate de touristes de différents pays de l'Ouest sont ainsi les otages du K.G.B. L'épreuve de force commence donc, non seulement entre l'OTAN et le gouvernement soviétique, mais surtout entre les soldats soviétiques, dirigés par le colonel Dounskoï et son adjoint, le sévère capitaine Gritchkov, et les otages.

L'intérêt du roman ne réside pas principalement dans la confrontation entre les deux superpuissances qui

devient rapidement une simple toile de fond. Non, si *Le train vert* s'impose comme un «thriller» de première qualité, c'est essentiellement parce que Lieberman réussit à créer une atmosphère d'un réalisme poignant en confrontant chacun de ses personnages, en nous les montrant avec chacun leur individualité, leurs différences, leurs faiblesses et leurs grandeurs. Au fil des phrases, des chapitres, le lecteur est confronté à une multitude de drames humains qui se développent dans le cadre de ce grand drame politique sur lequel ils n'ont aucune prise et qui les dépasse.

Dans le genre, il s'agit d'un excellent roman, bien différent des précédentes productions de Lieberman, mais qui ne décevra pas ses lecteurs habituels. Bref, quelques bonnes pages qui feront passer à ceux et celles qui les tourneront de bien bonnes soirées d'automne.

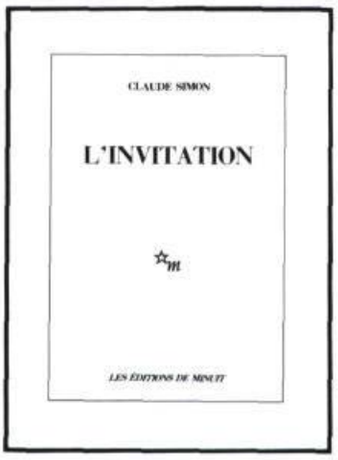
Guy Champagne

L'INVITATION
Claude Simon
Minuit, 1988; 14,50$

Je me suis laissé charmer par le titre du dernier Claude Simon, *L'Invitation*. De quoi s'agissait-il? D'une rencontre inattendue entre deux êtres qui ne se sont pas vus depuis longtemps ou bien d'un huis clos, d'un règlement de comptes dû à un malentendu?

Or, rien de tout cela. *L'Invitation* s'avère la description minutieuse, quasi balsacienne du séjour d'un groupe d'invités, dont Simon fait partie, en terre soviétique. «Les quinze invités formaient un groupe hétéroclite, d'une moyenne d'âge d'environ soixante ans, de nationalités et de professions diverses, certains (le plus jeune en particulier, un méditerranéen) d'une élégance recherchée, les autres (l'un d'eux s'aidant d'une canne pour marcher) d'un extérieur (physique et vêtements) anonyme, à la fois compassés, un peu fatigués, mais satisfaits, comme ces participants de conférences ou de rencontres internationales que l'on peut voir sur les photos de presse...» p. 10.

L'intérêt de ce livre ne repose pas sur le fait que l'on puisse reconnaître parmi ce groupe l'acteur Peter Ustinov, depuis plusieurs années naturalisé citoyen britannique, et Arthur Miller, dramaturge et



«second mari de la plus belle fille du monde». Ce qui se cache derrière cette invitation, cet appel à la paix lancé par les camarades du Soviet Suprême, l'auteur le sous-entend, pour ne pas dire qu'il le dénonce dans sa façon étourdissante d'écrire, de décrire ce voyage organisé, ce tour de piste où les invités, malgré les entraves, les interprètes qui les talonnent sans cesse, les réceptions somptueuses à la gloire du Parti, se sentent comme des bêtes de cirque. Cependant, Claude Simon semble jouer le jeu des conventions, tout en sachant que si on le prend pour un cheval à qui l'on peut mettre des oeillères, il sait voir la dissidence au-delà des apparences et des limites imposées.

Paul Éliani

LETTRES À BRAMBILLA
Dino Buzzati
Grasset, 1988; 34,95$

Entre le 7 novembre 1919 et le 19 septembre 1951, Dino Buzzati a écrit à son fidèle ami Arturo Brambilla des centaines de lettres. Traduite pour la première fois en français, cette correspondance d'une rare densité constitue un apport inestimable à la connaissance d'un des plus grands écrivains de l'Italie du XX^{e} siècle.

Sans dissimulation ni réticence, l'auteur du *Désert des Tartares* met son âme à nu. Au «très cher Ar-tuêris» comme il le surnomme affectueusement, Buzzati décrit ses folles randonnées à bicyclette, ses escalades en montagne; il révèle ses angoisses de créateur en quête d'inspiration, justifie ses choix littéraires et raconte l'enfantement difficile de ses premiers romans.

Mais plus que le récit d'un développement intellectuel exceptionnel et d'une longue ▸

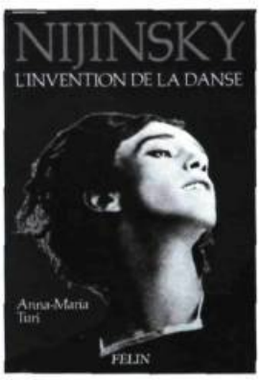
• LE FELIN •

NIJINSKY, L'INVENTION DE LA DANSE

Anna-Maria Turi

270 pages
29 illustrations — 27,95$

Tous les amoureux de la Belle Époque, de la danse, tous ceux que les destins exceptionnels attirent, se passionneront pour cet ouvrage sur le prodigieux NIJINSKY.



SIMONE WEIL, UNE FEMME ABSOLUE

Gabriella Fiori

245 pages,
38 illustrations — 25,95$

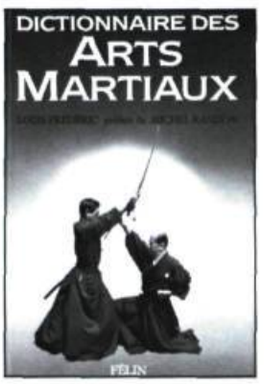
Un remarquable essai sur la pensée et sur l'oeuvre de Simone Weil. L'itinéraire spirituel et intellectuel d'une génération qui a marqué le siècle.

DICTIONNAIRE DES ARTS MARTIAUX

Louis Frédéric

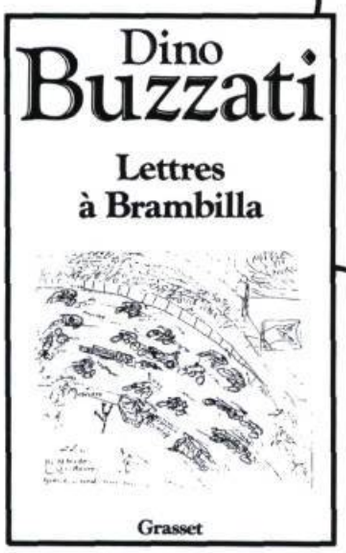
380 pages,
200 illustrations — 49,50$

Une véritable initiation à l'ensemble des arts martiaux japonais et asiatiques. Ce livre concerne non seulement les pratiquants de karaté, d'aikido, de judo etc., mais aussi tous ceux qui s'intéressent au Japon et à ses traditions.



Éditions du Félin/Diffusion Raffin
7870, Fleuricourt St-Léonard, Qué. H1R 2L3

diffusion RAFFIN



maturation artistique, ***Lettres à Brambilla*** offre la chronique d'une amitié hors du commun. Pendant trente ans, Buzzati et son confident se sont communiqués avec une franchise absolue leurs aspirations et leurs déceptions face à la vie. Sans tomber dans une sentimentalité excessive, chacun de ces échanges contient un hymne à l'amitié: une amitié-passion à l'épreuve du temps et de la distance. Pour Dino Buzzati, cette correspondance vient combler un vide affectif. Il y trouve un soutien primordial aux heures difficiles et définit lui-même sa relation avec «Illa» comme «une des plus grandes vérités de son existence» (p. 129). Doté lui-même d'un talent d'écrivain, Arturo Brambilla reste selon les aveux de l'auteur la seule personne capable de le conseiller et de comprendre pleinement.

Rédigées le plus souvent à la hâte, les ***Lettres à Brambilla*** semblent le fruit de conversations authentiques. Elles séduisent par leur spontanéité. À travers ces pages agrémentées de dessins multiples respirent un amour de la vie et un sens de l'humour prononcés. Buzzati nous enveloppe dans l'atmosphère chaleureuse de son pays. Sa plume alerte et ses descriptions pittoresques font de lui un grand maître de l'art épistolaire. Pour l'intensité des émotions véhiculées et les révélations biographiques qu'il renferme, cet ouvrage ne peut laisser le lecteur indifférent.

Marie-Christine Pioffet

LE FIGUIER
François Maspero
Seuil, 1988; 24,95$

Un air de guitare gitan, quelques photos oubliées, de beaux livres et des amis perdus... La nostalgie nourrit bien la prose. Maspero s'en est concocté toute une infusion et a su en tirer un bien touchant roman à forte saveur autobiographique.

Puissante nostalgie dont les personnages du Figuier seront tour à tour chargés comme porteurs de souvenirs. L'un appelant l'autre, racontant l'histoire de l'autre dont un pan lui demeure toujours obscur. Au bout de toutes les impuissances, une femme, évidemment, une femme assassinée et un homme qui s'éteint avec ses secrets.

L'histoire du Figuier, c'est d'abord celle de Manuel, jeune libraire et éditeur en herbe qui deviendra militant clandestin du Front de libération nationale aux mauvais jours de la guerre d'Algérie, puis journaliste de choc en Amérique latine, là où l'étendard de la révolution est bien haut brandi. Manuel côtoie Mary Kendale et Felipe Graal. La première est photographe et révolutionnaire, l'autre l'a jadis été, et il a été bien d'autres choses, en bien d'autres endroits (dont le Grand Nord du Québec). Ne pouvant plus être et avoir été, Graal s'est fait éditeur artisan, traducteur et poète. Et ce passé de soleils révolus n'en finit plus de reculer, sous les yeux de François, narrateur.

Amour, poésie et révolution. Quelle purée pour anciens combattants cela aurait pu faire! Mais Maspero agit en véritable artiste: il soigne ses images et retient son récit quand l'émotion l'exige pour évoquer tel petit passage de Paris, enfoui aujourd'hui sous du béton, ou conter l'anecdote du camarade Pinardier et de son cirque trotskyste. Surtout, pas de métaphysique de l'aventure ni de philosophie ronflantes. Beaucoup de lumière pour donner à voir et juste assez d'ombre pour gagner en profondeur le respect de ceux que l'on n'a pas toujours compris, mais que l'on a beaucoup aimés.

Patrick González

COEURS ET VISAGES
Emmanuel Bove
Calman-Lévy, 1988; 24,95$

MONSIEUR THORPE
Emmanuel Bove
Le Castor astral, 1988; 19,95$

Chez Bove, tout interroge, à commencer par son propre sort. Après avoir connu un certain succès de son vivant (Bove est mort en 1945), il tombe dans l'oubli où on l'imagine d'ailleurs bien, en compagnie de ses personnages: M. Thorpe, Charles Morel, André Poitou, et tant d'autres. Et voilà qu'on le tire de l'oubli, qu'on le pousse à l'avant-scène des rééditions, regroupant même ses inédits pour mieux le réhabiliter. Et tout Bove est là, son impossible quête de s'imposer dans un monde fugace qui accorde d'autant plus d'importance aux apparences qu'il craint à tout moment le silence, la solitude, le vide. Bove, c'est le parti pris du banal, du quotidien, des petites gens et de leurs misères, du temps qu'il fait tous les jours. C'est le rêve devenu réalité mais avec toutes les distorsions qu'on cherche habituellement à masquer et que d'autres — ceux qui ont le sens du drame et de la tragédie — appellent cauchemar. C'est le bouton de chemise qui tombe à nos pieds, entraînant dans sa chute nos rêves les plus chers. Bove, c'est avant tout un ton, une façon d'être et d'appréhender le monde, une façon de se pencher pour ramasser le bouton qui roule par terre; c'est le bonheur avec un petit ***b***, non pas tant par modestie que par lucidité. Le faire n'a ici qu'une valeur secondaire.

Coeurs et visages met en scène un industriel se rendant, *«par une douce soirée d'hiver»* à l'hôtel Gallia où l'attendent parents et amis pour souligner sa réception dans l'ordre de la Légion d'honneur. Véritable chef-d'oeuvre que ce roman où le regard met à nu les ficelles qui sous-tendent les rapports humains. En le lisant, je me suis pris à rêver d'une version portée à l'écran par un Ettore Scola. Unité de lieu, de temps et douce ironie confèrent à l'ensemble l'exactitude du trait d'une lame de rasoir. La coupure n'est ressentie qu'après coup. ***Monsieur Thorpe*** regroupe les nouvelles, contes et récits publiés du vivant de Bove dans des revues et des journaux de l'époque, ainsi que plusieurs inédits. La plupart de ces récits adoptent une structure classique et contrastent en ce sens avec ***Coeurs et visages,*** d'aspect plus moderne, plus dépouillé. La force de l'écriture de Bove — phrases courtes, précision du détail, refus de faire stylistique —opère moins ici. Comme si l'aspect percutant du regard bovien demandait à être amené doucement, lentement, nécessitant davantage le contexte que ne le permet la nouvelle ou le conte. Paradoxalement Bove sait imposer rapidement une situation. Une phrase suffit à définir une atmosphère insoutenable, ainsi entre deux amants: «Bien qu'ils fussent tous deux debout, il y avait cette différence énorme entre eux que l'un restait et l'autre allait partir.» Certes, un écrivain singulier qui méritait de refaire surface... pour notre plus grand plaisir.

Jean-Paul Beaumier